

Matière: Histoire - Rubrique: Histoire contemporaine

Chapitre: L'Etat d'Israël: politique, économie, société et culture

Auteur: Michel Laffitte - Classe: terminale

Thème: Multiculturalisme et intégration



Rédaction d'un résumé

DU MELTING-POT AU MULTICULTURALISME: LES PARADOXES D'UNE SOCIÉTÉ ISRAËLIENNE EN CRISE

- 1) **DOCUMENT A.** QUEL EST LE POURCENTAGE DE CITOYENS ARABES EN ISRAËL? QUEL EST LE LIEN ENTRE LES CITOYENS ARABES ISRAËLIENS ET LES PALESTINIENS? POURQUOI LES ARTISTES JUIFS ET ARABES ONT-ILS CHOISI CETTE PIÈCE DE THÉÂTRE PLUTÔT QU'UNE AUTRE? RECHERCHÉZ DANS LE TEXTE LES OBSTACLES QUE RENCONTRENT LES ORGANISATEURS DU SPECTACLE. POURQUOI CHOISISSENT-ILS JERUSALEM? EXPLIQUEZ QUI SONT LES 60% DE "GENS NÉS EN ISRAËL" ET QUI SONT LES AUTRES CITOYENS ISRAËLIENS.
- 2) **DOCUMENT B.** EXPLIQUEZ CE QUE SONT LES DRUZES. EXISTE-T-IL PARMI LES CITOYENS ISRAËLIENS D'AUTRES ARABES QUI NE SONT PAS MUSULMANS? APRÈS AVOIR DÉCRIT CES SYMBOLES, EXPLIQUEZ POURQUOI L'ARMÉE CONSTITUE UN CREUSET POUR LA POPULATION D'ISRAËL.
- 3) **DOCUMENT C.** EXPLIQUEZ L'ORIGINE DE LA PRÉSENCE DES FALACHAS EN ISRAËL. COMPAREZ LEUR PLACE DANS LA SOCIÉTÉ ISRAËLIENNE AVEC LA SITUATION DES JUIFS "MAROCAINS" AU COURS DES ANNÉES 1960-1970.
- 4) **DOCUMENT D.** RELEVEZ DANS LE TEXTE LA LISTE DES PRÉJUGES DONT SONT VICTIMES LES DIFFÉRENTS MIGRANTS EN ISRAËL. COMPAREZ AVEC LA SITUATION FRANÇAISE. EN ANALYSANT UN EXEMPLE DE PRÉJUGE RACISTE ET UN EXEMPLE DE PRÉJUGE SEXISTE TELS QU'ILS SONT ICI EXPOSÉS, MONTREZ QUE LES MENTALITÉS ÉVOLUENT MOINS VITE QUE LES PRINCIPES ET LES LOIS QUI FONDENT LA SOCIÉTÉ ISRAËLIENNE.

SYNTHÈSE. DÉCRIVEZ ET EXPLIQUEZ LES BOULEVERSEMENTS DÉMOGRAPHIQUES ET CULTURELS DE LA SOCIÉTÉ ISRAËLIENNE DEPUIS 1948.

DOCUMENT A. ROMÉO DE PALESTINE ET JULIETTE D'ISRAËL.

Il a fallu beaucoup de courage aux comédiens, israéliens et palestiniens, pour monter ensemble, à Jérusalem, la tragédie de Shakespeare. Comme une annonce faite à la paix. [...] Au bal des Capulets, seuls Roméo et Juliette ont enlevé leur masque. Dans le climat de guerre qui règne avec les Montaigus, ils ne savent pas encore que leur premier baiser sera un baiser de paix. Chaque soir, à Jérusalem-Ouest, quand la nuit tombe sur la ville blanche, Halifa Natur, le Palestinien, et Orna Katz, l'Israélienne, muent en alliance la vendetta de leurs familles, ces "deux anciennes maisons d'égale dignité". Alors qu'Arabes et juifs ont commencé d'écrire leur plus belle page d'espoir, dans un hangar aménagé, des comédiens disent, mi en hébreu, mi en arabe, la plus belle page d'amour de Shakespeare. Et que la haine des pères s'enterre avec la mort des enfants. Nous pourrions voir ce spectacle âpre, intense et bouleversant au festival de Lille, du 8 au 16 octobre prochain. On imagine mal, d'ici, le parcours du combattant auquel a dû se livrer la double équipe. Faire se rencontrer sur une scène deux peuples, deux cultures et deux troupes - le théâtre El-Kasaba de Jérusalem-Est et le théâtre Khan - exige une foi à soulever les montagnes, même sur la terre des miracles. D'autant que le pari lancé voilà cinq ans, antérieurement à l'engagement du processus de paix, par l'Israélien Eran Baniel, directeur artistique du Khan, rejoint par son collègue de Nazareth, Fouad Awad, n'a cessé d'être remis en question par les heurts politiques. Au consulat général de France, grande bâtisse style années 30, première rencontre avec les protagonistes, en compagnie de Thierry de Beaucé, garant de l'adhésion de Mitterrand. Sympathique et grave, Eran Baniel s'explique sur une entreprise culturelle "qui reste la pièce de Shakespeare et ne va pas changer les événements diplomatiques". "Nous n'avons pas pris le temps de connaître les Palestiniens, avoue-t-il. Moi-même, je ne pratiquais pas l'arabe à l'école. Maintenant, je l'apprends." Eran, qui est polyglotte, ne cache pas les obstacles que les nouveaux alliés ont eu à surmonter au cours d'une expérience "jamais vécue dans un théâtre, une sorte de voyage d'études, plein d'événements, plein d'émotion". Il a fallu convaincre les deux clans. Eran voulait un théâtre indépendant, à l'intérieur duquel les Palestiniens, malgré des revenus très inférieurs, ne seraient pas les "employés" des Israéliens. Paradoxe, à l'heure où l'on parle tant des moyens nécessaires aux gens de Jéricho et de Gaza pour installer leur administration embryonnaire. Lourd et difficile, le montage financier doit également tenir compte des principes du Palestinien Fouad Awad, cometteur en scène avec Eran: "Malgré les taxes qu'on nous impose, nous refusons l'argent de la municipalité." Dans la réalité, ni le maire de Jérusalem, Ehud Olmert, qui se porte pâle durant notre voyage en Terre sainte (mais donne, au même moment, une virulente interview contre Arafat au "Figaro"), ni le ministère de la Culture et de la Communication n'ont accordé de subventions, même si le ministre, Chulamit Aloni, a réservé la salle entière pour une représentation.

Sans une institution étrangère aux côtés des Palestiniens, la coproduction risquait de capoter. En janvier dernier, Brigitte Delannoy, directrice du festival de Lille, se porte au-devant des deux metteurs en scène et de George Ibrahim, directeur de théâtre palestinien (Montaigu, dans la pièce). A la recherche de spectacles sur le thème choisi, "Le nouveau Moyen-Orient", cette boule de volonté pétrie de féminité, que nous verrons subjugué les patrouilles israéliennes aux portes de Jéricho, débloque 600 000 francs pour les Palestiniens. Sans, notons-le, le moindre financement d'Alain Juppé ou de Jacques

Toubon.

Il revient à la dynamique Fondation de Jérusalem, dont le chairman n'est autre que l'ancien maire Teddy Kollek, d'avoir recueilli des fonds aux Etats-Unis et dans les pays européens (Vienne a offert les costumes). "Les priorités sont multiples, mais nous avons donné 250 000 dollars, déclare Claude Sitbon, directeur du département francophone,

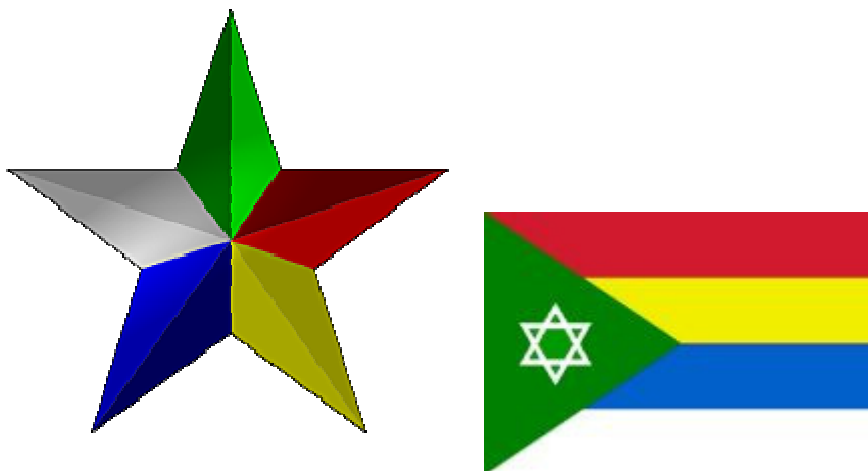
un battant plutôt charmeur. Je dis toujours que les gens nés en Israël (ils sont 60%) ont tellement d'histoire qu'ils n'ont pas de géographie. Pendant quarante-six ans, ils ont essayé de glisser deux épées dans un même fourreau: cela ne marchait pas. Quand ils auront appris à conduire deux tracteurs dans le même champ, tout ira mieux."

Autre difficulté, la méfiance des comédiens, qui, à la veille de l'opération, ne se connaissent que par les jets de pierres de l'Intifada et les balles des pistolets-mitrailleurs. A peine les premières lectures de la pièce ont-elles eu lieu à Jérusalem-Est que survient le massacre d'Hébron (Cisjordanie), qui provoque la mort de 30 Palestiniens au Caveau des patriarches. Quand les négociations sur l'autonomie reprennent au Caire, trois comédiens israéliens se sont récusés, mais l'aventure commune peut continuer. Certains acteurs des territoires occupés doivent circuler cachés dans un coffre de voiture, à cause du couvre-feu. Khalid Massou (Balthazar, dans la distribution), habitant de Bethléem, dont le sourire d'ange est loin d'évoquer le terrorisme, se voit confisquer son laissez-passer par les soldats israéliens. Il faudra en venir à la menace de grève pour débloquer la situation. L'accès au spectacle n'est pas aisé pour le public palestinien. S'il bénéficie de places à prix réduit, il ne peut accéder sans autorisation à Jérusalem-Ouest. Des listes affluent chaque jour chez Eran Baniel, qui les transmet aux autorités.

Métaphore de la mutation actuelle du Moyen-Orient, "Roméo et Juliette" aidera-t-il à conforter l'accord? Fondée après la conférence de Madrid, la Maison d'Orient, en butte à l'hostilité d'Israël, qui s'interroge sur ce "lieu d'autorité", juge l'aventure quelque peu utopique, même si l'OLP a donné un appui financier à la production. Comment affirmer son identité quand on vit dans le déni d'existence et les passions exacerbées? George Ibrahim le sait, lui qui a reçu des menaces de mort et s'est fait traiter de collaborateur."On n'en est pas à la réconciliation des deux familles, comme celle des Capulets et des Montaigus, dit-il. C'est pourquoi la mise en scène insiste sur les morts qui résultent de la haine et de la guerre." Au coeur de ce drame quotidien, les soldats de l'art, qui chantent le prologue main dans la main avant de revêtir leurs costumes de scène, redonnent à Jérusalem son nom de "Cité de la paix".

Anne Pons, *L'Express*, 7 juillet 1994

DOCUMENT B. L'INTEGRATION DE LA MINORITE DRUZE



A gauche, emblème des Druzes. Il représente les cinq vertus des prophètes de la religion druze: l'intelligence en vert, l'âme en rouge, le verbe en jaune, le précédent en bleu et l'immanence en blanc. A droite, le drapeau des unités Druze engagées dans Tsahal reproduit ces couleurs.

DOCUMENT C. L'INTEGRATION DES FALACHAS**SOLDAT DE TSAHAL A NAPLOUSE EN 2006. CLICHE DE DAVID BICCHETTI****RELANCER L'IMMIGRATION D'ETHIOPIE**

Le gouvernement israélien et l'Agence juive doivent immédiatement relancer le processus d'immigration éthiopienne et la communauté juive américaine se doit de le financer. C'est en quelques mots ce qu'a déclaré le député Chlomo Molla (Kadima). Il présidait la délégation qui s'est rendue en Ethiopie la semaine dernière et présentera ses conclusions lors d'une session spéciale de la Knesset, mardi. La situation humanitaire à Gondar [village où les immigrants attendent leurs autorisations] est très difficile", a expliqué Molla au *Jerusalem Post*, lundi. "C'est la responsabilité d'Israël de reconnaître à ces gens le droit à l'aliya, et c'est à l'Agence juive qu'il revient de les amener ici." Le député a prévu d'envoyer son rapport aux Fédérations juives d'Amérique du Nord et les appeler à mettre en œuvre une opération spéciale, similaire à l'opération Promesse de 2005, pour ramener en Israël les Juifs éthiopiens le plus rapidement possible. A ce jour, 8. 700 Falachas attendent toujours de pouvoir émigrer. Abra Mulla, un immigrant éthiopien, vivant aujourd'hui à Lod, a confié au *Jerusalem Post* que sa sœur était toujours bloquée à Gondar, avec très peu - voire aucune - aide médicale ou humanitaire. "Je dois lui envoyer de l'argent tous les mois afin qu'elle survive. Depuis plus de cinq ans, je tente par tous les moyens de l'aider à faire son aliya. Chaque fois que je me rends au ministère de l'Intérieur, ils me répondent qu'ils ne peuvent pas m'aider", a-t-il ajouté. L'histoire de Mulla est partagée par beaucoup des 110. 000 personnes qui composent la communauté éthiopienne. Un porte-parole de l'Agence juive a déclaré que la session parlementaire de mardi devrait déterminer si, et quand, les organisations pourront retourner en Ethiopie afin de faciliter l'aliya. Molla ne s'est pas privé de critiquer les échecs de l'Agence dans l'exécution des politiques gouvernementales, référence à la décision de septembre 2008 censée permettre la continuation de l'immigration éthiopienne. "Le gouvernement israélien a agi. Mais au final, le responsable de cet échec est l'Agence juive."

Ruth EGLACH, *Jerusalem Post*, 8 décembre 2009

DOCUMENT D. L'INTEGRATION DE LA MINORITE RUSSOPHONE." GALINA NABATI, UNE FEMME ISRAËLIENNE EN TETE DE LISTE POUR LES ELECTIONS REGIONALES", EXTRAITS D'UN ENTRETIEN AVEC YONA DUREAU, 7 FEVRIER 2010, POUR LE MAGAZINE JUIF ALLIANCE

(Je ne pense pas que le mot olim doit s'écrire avec un s (au pluriel)!

[...] Je me bats contre l'image négative qu'ont les Israéliens des immigrants russes. Ce parti se présentait comme un parti soucieux des problèmes sociaux touchant actuellement Israël: Israël ba Alyah. [...] Israël monte, grandit, et la part d'Israël qui migre. Pour ce parti, l'immigration russe permet une "montée" d'Israël, c'est-à-dire une amélioration de l'éducation et du niveau de culture générale de la population, mais aussi tout simplement, une augmentation de la population qui permet à Israël un répit face au problème démographique du pays. Sans cette alyah, nous serions vite une minorité de juifs dans ce pays. Le deuxième sens, c'est en considérant l'importance de l'immigration dans la société israélienne et le fait qu'aucun parti ne représentait les problèmes des olim, que le parti s'est fondé. [...] C'est la première fois qu'une alyah aussi importante a lieu qui se présente simultanément comme une concurrence professionnelle pour les Israéliens. Musiciens, professeurs, médecins. . . [...] L'alyah russe a amené 1 million d'immigrants présentant une culture de niveau en compétition avec les Israéliens. Cela nous permet de comprendre que les Israéliens, qui avaient l'habitude de voir des immigrants venir de pays plus défavorisés ou en nombre infime quand ils venaient de pays développés, n'ont pas bien accepté l'alyah russe. Ils ne concevaient l'alyah auparavant que comme une compétition au niveau de la deuxième génération, assimilée à la société israélienne, acceptable. . . . [...] Comme dans les années 50, les Israéliens ont développé un certain nombre de clichés, stigmatisant les olim. C'était plus facile pour eux plutôt que d'accepter cette concurrence et de se battre de façon loyale. J'étais professeur de musique avant l'alyah massive de Russie. Ma formation musicale est israélienne, mais je suis d'origine russe. Une fois l'alyah arrivée, j'ai vu le nombre de mes élèves diminuer de façon subite et incompréhensible, jusqu'à ce que je réalise que j'avais hérité des mêmes stigmates à cause de mon origine russe. . . . [...] Cela évitait une remise en question. Dans les années 50 on disait que les Marocains réglèrent tous les problèmes au couteau, les Iraniens étaient des avarés, les Roumains des voleurs, les Yéménites et les Kurdes des imbéciles. On disait "Témani Hamor! " "Espèce d'âne de Yéménite! ". Les Russes aujourd'hui, sont traités de prostituées et de mafiosi. . . Bien sûr, il y a eu des cas de prostitution et de mafia russe. . . Dans le cas de Lerner, on a eu un exemple frappant des mécanismes de refus de la société israélienne. Lerner voulait ouvrir une banque, et fut accusé d'appartenir à la mafia, le procès a conclu qu'il n'y a aucune preuve de ce que les journaux l'accusaient, d'appartenir à la mafia. On l'a traîné dans la boue. On prétendait que les Russes voulaient ouvrir une banque et faire de la politique! Voilà le cœur du problème, les banques et la politique, c'était deux domaines réservés aux Israéliens, il était inconcevable que les immigrants russes se croient permis de faire de la politique et d'ouvrir des banques. . . Alliance: le cas Lerner a produit une prise de conscience chez les immigrants russes. . . G. N.: Une levée de boucliers sans précédents. Les olim russes ont appelé au scandale et traité ce procès de procès Dreyfus. . . Lerner avait changé son nom lors de son alyah en Israël en Tsvi Ben Ari. Personne de tous les journalistes n'a repris son nom hébraïque. Il était important pour les médias de parler de "Grégory Lerner", pour le stigmatiser plus aisément par son origine. . . Lorsque Lerner commença à faire des affaires et chercha à soudoyer des politiciens pour obtenir l'autorisation d'ouvrir une banque, il n'était pas innocent. Je ne cherche pas à présent à le blanchir. . . Bien que des politiciens israéliens aient déclaré qu'il n'avait rien fait de plus que les autres banquiers. . . Mais ce que je

reproche aux médias, et aux Israéliens, c'est d'avoir tenté de faire par l'intermédiaire du jugement de Lerner un jugement collectif de toute la communauté russe en Israël. Les médias israéliens insistent toujours sur l'origine des coupables de crimes divers uniquement dans le cas des Israéliens d'origine russe. Si un viol a eu lieu à Kyriat Arba, on lit alors "un habitant de Kyriat Arba a commis un viol". Si un immigrant russe commet le même crime, les journaux sauteront sur l'occasion pour citer son origine: "un immigrant russe a commis tel ou tel crime. . ." [...] J'ai réagi et décidé de faire de la politique lorsque j'ai commencé à comprendre ces phénomènes. J'étais professeur de musique du ministère de l'éducation depuis douze ans. Une crise de voisinage m'amena à certains affrontements avec ma voisine, et celle-ci se permit de me traiter de "prostituée russe". . . Les tabous les plus essentiels n'existaient plus. . . les médias ont réussi à inciter le public à la violence, à l'injure envers tous les Russes. . . Puniton collective. . . [...] Sur 60 villes israéliennes, seules 4 femmes se présentent en tête de liste aux élections régionales. Cela vous donne un ordre de grandeur et de perception de la difficulté pour une femme pour faire de la politique en Israël. A Nes Ziona, dans la ville où je me présente, je suis la seule femme à me présenter en tête de liste, tous partis confondus. Depuis que je suis entrée dans le monde politique, j'ai compris que la politique est un monde d'affrontement permanent. Il se trouve toujours quelqu'un d'intéressé à vous marginaliser, à vous mettre sur la touche. Les femmes n'ont pas l'habitude de jouer des coudes. Les femmes sont aussi plus sensibles, et souvent ne soutiennent pas la pression énorme qui joue dans le jeu politique. Tout cela je l'ai appris avec le temps, et beaucoup d'énergie. [...] Le plus difficile, c'est que la société, la culture, l'éducation enseignent que la femme doit prendre en charge et s'occuper de sa maison, de ses enfants, et si elle joue un rôle politique, c'est en tant que soutien pour son mari qui, lui, ferait de la politique. La plupart des activités politiques ont lieu l'après-midi, et en tant que femme qui s'occupe de politique, je me trouve toujours en conflit personnel avec ma conscience: dois-je aller à cette action politique ou dois-je m'occuper de mes enfants? Il est certain qu'un homme ne se pose pas de question. On ne lui a pas appris à douter du fait qu'il s'investit à l'extérieur. On lui a appris dès le départ tout ce qu'il fallait pour réussir. Moi la société m'a façonnée pour me convaincre du contraire. . . De plus une activité politique demande des investissements financiers, c'est un risque, et rien n'est jamais certain. . . Cela peut même m'amener des soucis supplémentaires, même si je réussis. Si je réussis et que je gagne ma vie en politique, mon nom sera assez connu pour causer éventuellement des problèmes à mes enfants, ne fut-ce qu'au niveau local. La plupart des femmes qui se lancent en politique ont cinquante ans ou plus, et elles se permettent de faire de la politique car la carrière de leur mari est assurée, les enfants élevés, et la société ne pèse plus de son jugement négatif sur elles. En ce qui me concerne, mes enfants sont petits, et je ne connais pas d'autres femmes en politique dans la même situation. Même dans la famille le problème de mon engagement politique n'est pas évident. Mon mari et mes fils font partie de cette société et de sa mentalité, et tout passe sans cesse par des explications patientes, des discussions avec les enfants pour leur expliquer que c'est là une chance particulière et qui ne se renouvellera pas. J'ai lu récemment une enquête qui disait que "derrière chaque homme qui réussissait se trouvait une femme qui le soutenait. Derrière chaque femme qui réussit, une famille détruite." Je n'ai pas envie d'être dans cette partie de la statistique. Il y a une image du directeur qui doit être fermé, dur, sûr de lui, empli d'autorité. J'essaye de donner une autre image, d'écouter, d'être ouverte, mais parfois je me demande si je peux changer des images mentales figées. Ne pas jouer de l'autoritarisme, c'est ne pas vouloir jouer à présenter une image masculine caricaturale, mais en même temps, c'est prendre un risque avec des associations culturelles mentales terriblement puissantes. Je pense qu'on peut être une femme, qu'on n'est pas obligé comme Limor Livnat, ministre de la communication l'a expliqué, de parler avec une voix plus grave en phrases brèves et sèches. Elle a écrit un article à ce sujet et même pris des cours de diction grave. Je ne veux pas

renoncer à ma féminité, et je pense que cela ne veut pas dire que je ne suis pas capable de prendre des décisions et d'occuper une certaine fonction. Mais peut-être que j'en demande trop pour l'instant à ce pays. Alliance: Vous pensez que c'est un problème inscrit dans les structures du pays? G. N.: Bien sûr. Prenez par exemple le ministère de l'éducation. Plus de 90% des employés sont des femmes. Tous les directeurs sont des hommes. La femme reste l'employé modèle, l'exécutif [exécutante?], on ne la conçoit pas à des postes décisionnaires. . . C'est comme ça dans tous les secteurs de la société. La femme a un rôle dans l'armée, c'est un signe d'égalité, dit-on, mais en réalité, la plupart du temps elle est secrétaire ou sert le café à ses supérieurs.